



ANDRZEJ RABSZTYN

Université de Silésie à Katowice, Pologne

 <https://orcid.org/0000-0002-5043-7791>

Transformation d'une forme narrative : le roman épistolaire français et francophone

Transformation of a Narrative Form:
The French and Francophone Epistolary Novel

Abstract

The article aims to study the evolution of the genre of an epistolary novel in contemporary French-speaking literature (Senegalese, Moroccan and Belgian). It goes without saying that the transformation of the epistolary novel is socially determined. It arises from social changes and the hybrid nature of the genre: the letter as an authentic, even paraliterary form, can overlap with other discursive forms, for example the intimate journal. Indeed, the epistolary form adapts well to the resources of the first-person narration. This is why the article follows a historical-literary approach, which allows for the examination of the evolution of the form as well as recurring themes and motifs. The evolution of the epistolary novel in the 20th and 21st centuries clearly illustrates that so-called "civilizational" problems replace the exaltation of love. This concerns, for example, the problem of polygamy in certain regions of Africa, obesity and finally the war in Afghanistan. The Francophone epistolary novel is an untouched territory. While reconnecting with the European tradition of the 18th century, particularly French, it sets a new trend in the evolution of the genre, which can be defined as epistolary autofiction.

Keywords: epistolary novel, French-speaking literature, hybrid form, letter

Cette étude se propose d'interroger la façon dont quelques auteurs du XIX^e siècle ainsi que ceux de l'époque contemporaine abordent le genre du roman épistolaire. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous tenons à démontrer que l'évolution du genre en question, dont l'apogée se situe sûrement entre 1761 et 1782, est un fait avéré et continu qui se manifeste dans la transformation des techniques narratives et dans la mise à jour des sujets traités. Les écrivains du XIX^e et du XX^e siècle s'inspirent souvent des œuvres de leurs grands prédéces-

seurs, et notre étude reste également tributaire des travaux analytiques sur le roman épistolaire¹.

En nous référant d'abord aux jugements souvent contradictoires que la critique littéraire et les auteurs mêmes ont exprimés à propos du roman épistolaire au XIX^e siècle, nous allons ensuite nous concentrer sur quelques exemples empruntés à la littérature francophone contemporaine du Sénégal, du Maroc et de la Belgique pour étudier notamment la façon dont la forme épistolaire s'accommode des ressources de la narration à la première personne.

Tradition

Il va sans dire que la transformation du roman épistolaire dont le support — la lettre — est socialement déterminé, relève des changements de la société ainsi

¹ Il est nécessaire de faire face à une schématisation qui dévalorise la forme épistolaire en lui refusant la qualité d'« art » (Gustave Lanson) ou qui considère le roman épistolaire comme un genre mineur, voire désuet. De plus, certains critiques littéraires, même certains auteurs (Honoré de Balzac) encadrent son évolution au XVIII^e siècle, l'époque où il a connu ses heures de gloire. En revanche, l'intérêt pour « l'épistolaire », dans le monde universitaire en France, remonte aux années soixante du XX^e siècle (il s'agit de la publication d'un incontournable essai de Jean Rousset : « Une forme littéraire : le roman par lettres », publié dans *Forme et signification*, qui a été réimprimé quasiment tous les deux ans depuis sa parution en 1962). De nombreux travaux ont suivi cette publication, pour ne citer que ceux de François Jost, Yves Giraud, Laurent Versini, Janet Gurkin Altman, Bernard Bray, Jan Herman, Odile Richard-Pauchet, Frédéric Calas, Lucia Omacini, Regina Bochenek-Franczakowa, Geneviève Haroche-Bouzinac et bien d'autres.

Paradoxalement, l'expansion des médias audiovisuels dans un monde où tout va vite, avec Internet et Facebook comme nouveaux facteurs, permet à la fiction épistolaire d'adopter des formes « nouvelles », qui sont celles de communication à distance par écrit, comme les messages électroniques, les textos, etc. Nombreux sont au tournant du XX^e siècle les exemples de textes romanesques entièrement ou partiellement épistolaires. Leur étude permet à Bray (2019) de constater que la forme épistolaire se trouve « en un rapport fondamental avec l'esthétique générale du roman » (p. 163–182).

Dans son étude « Comment lire le roman par lettres des Lumières (Réflexions d'un lecteur du tournant du XX^e siècle) », Regina Bochenek-Franczakowa revendique une approche du roman par lettres susceptible de dégager ce qui crée « le plaisir du texte », éloigné des jeux intellectuels auxquels la critique du XX^e siècle avait tendance à réduire la lecture de ces textes du passé. De même, dans son étude « Transformation du roman épistolaire au XX^e siècle en France », Bernard Bray tenait à réfuter la thèse de deux chercheurs, Walter Allen et Vivienne Mylne, qui, dans les années soixante-dix du XX^e siècle, s'étaient lancés dans le débat concernant la prétendue disparition du genre du roman épistolaire. Bien que Vivienne Mylne s'efforce d'être moins radicale dans ses jugements, en disant que les lecteurs d'aujourd'hui préfèrent les productions romanesques fondées sur le principe du narrateur omniscient, Allen parle de la « disparition totale de cette forme romanesque après les chefs-d'œuvre du XVIII^e siècle » (cité dans Bray, 1977, p. 24).

que de la nature hybride du genre : la lettre comme une forme authentique, voire paralittéraire, est apte à se plier aux autres formes discursives, par exemple le journal intime. Ce phénomène est particulièrement visible à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle et à ce sujet Rousset (1962) explique que :

le roman par lettres, en s'opposant aux mémoires fictifs, se rapproche du journal, va parfois jusqu'à se confondre avec lui : il y a des suites de lettres qui sont autant de fragments d'un journal intime . . . C'est toutefois à la fin du XVIII^e siècle et à l'époque romantique que cette confusion se généralisera, avec l'abondante postérité de *Werther*. On lit alors des séries ininterrompues de lettres d'un héros unique et solitaire à un ami qui n'est qu'un fantôme, ou une simple boîte aux lettres . . . Le roman par lettres n'est plus qu'un journal camouflé, la forme épistolaire ne garde plus que les apparences : en réalité, elle se modifie gravement et va vers son extinction. (p. 70)

La littérature française du tournant des Lumières en connaît plusieurs exemples : *Oberman* de Senancour, *Valérie* de Mme de Krüdener ou *Adèle* de Charles Nodier (l'ouvrage de référence est celui de Lucia Omacini : *Le roman épistolaire français au tournant des Lumières* de 2003).

Ladite « extinction » du genre devient également l'objet d'un débat sur le genre romanesque animé par les auteurs mêmes qui s'inscrivent dans la riche tradition du roman épistolaire. L'époque romantique préfère l'épanchement poétique, et la formule identifiée avec la sociabilité du siècle des Lumières cède la place à un nouveau lieu commun, qui est celui de l'incommunicabilité (Versini, 1978, p. 210). Parmi les plus grands auteurs du XIX^e siècle, certains restent réticents à l'égard du roman par lettres. Pour Hugo (1823/1967), cela relève de « conversations de sourds-muets », ralenties par le « cortège des compliments » et le « bagage des civilités » (p. 433–435). Pour Saint-Beuve (1886), la forme épistolaire entraîne « trop de convenu et d'arrangement littéraire » (p. 128), et il ajoute : « un des inconvénients des romans par lettres, c'est de faire prendre tout de suite aux personnages un ton trop d'accord avec le caractère qu'on leur attribue » (p. 129). L'auteur de *Portraits de femmes* précise (à propos de Madame de Staël) que « les personnages des romans par lettres, au moment où ils prennent la plume, se regardent toujours eux-mêmes, de manières à se présenter au lecteur dans des attitudes expressives et selon les profils les plus significatifs : cela fait des groupes un peu guindés, classiques, à moins qu'on ne se donne carrière en toute lenteur et profusion, comme dans *Clarisse* » (p. 128–129).

Le roman épistolaire, pratiqué dans la première moitié du XIX^e siècle par exemple par Madame de Staël dans *Delphine*, par George Sand dans *Jacques*, ou Balzac dans *Mémoires de deux jeunes mariées*, fournit entre autres une réflexion sur le mariage (les thèmes du veuvage et du mariage réapparaissent dans le roman de Mariama Bâ, dans les années soixante-dix du XX^e siècle). En ce qui

concerne la littérature française de la première moitié du XIX^e siècle, Michel (1978) souligne l'héritage de Jean-Jacques Rousseau : « il n'y a point ici roman, mais en tout cas la littérature épistolaire consacrée au mariage et placée sous l'égide de Rousseau » (p. 38). Cependant Balzac (1979) se distancie de la forme dont il fait usage, en précisant dans la « Préface » des *Mémoires de deux jeunes mariées* de l'édition Souverain de mai 1840, supprimée dans le texte destiné à *La Comédie humaine* que :

La publication d'une correspondance, chose assez inusitée depuis bientôt quarante ans, ce mode si vrai de la pensée sur lequel ont reposé la plupart des fictions littéraires du dix-huitième siècle, exigeait aujourd'hui les plus grandes précautions. Le cœur est prolix. . . . Cette correspondance, en désaccord avec les vives et attachantes compositions de notre époque si amoureuse de drame, et qui fait momentanément bon marché du style, pourvu qu'on l'émeuve, demande une certaine indulgence. (p. 305–306)

La question du genre du roman épistolaire réapparaît sous la plume des protagonistes du même roman de Balzac. Dans la lettre X, Louise de Chaulieu adresse à son amie Renée, devenue Madame de L'Estrolade, les propos concernant ses lectures :

il y aurait quelque chose de sinistre à recommencer *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, que je viens de lire, et qui m'a fait prendre l'amour en haine. L'amour discuteur et phraseur me paraît insupportable. Clarisse est aussi par trop contente quand elle a écrit sa longue petite lettre ; mais l'ouvrage de Richardson explique d'ailleurs, m'a dit mon père, admirablement les Anglaises. Celui de Rousseau me fait l'effet d'un serment philosophique en lettres. (Balzac, 1979, p. 113)

Cet extrait de Balzac rappelle bien l'évolution du roman épistolaire. Nous avons souligné son lien avec la société et sa nature hybride à partir du XVIII^e siècle jusqu'à la pratique du roman épistolaire qui persiste au XIX^e siècle. La question du genre réapparaît même dans le roman lui-même, mettant en lumière les débats autour de cette forme littéraire dont il faut questionner la modernité.

Modernité

L'évolution du roman épistolaire au XX^e ou au XXI^e siècle illustre bien que les problèmes dits « civilisationnels » se substituent à l'exaltation de l'amour. Par exemple, il faut considérer le problème de la polygamie dans certaines régions

d'Afrique subsaharienne ou bien celui de l'obésité ou encore de la guerre en Afghanistan.

L'écrivaine sénégalaise et militante des droits des femmes et de l'éducation en Afrique Mariama Bâ (1929–1981) est considérée comme l'une des voix les plus importantes des littératures africaines francophones. En 1979, elle publie *Une si longue lettre*, un roman épistolaire qui explore les thèmes de la polygamie, de l'éducation des femmes et des conflits entre tradition et modernité. Dans *Une si longue lettre*, l'héroïne Ramatoulaye s'adresse à son amie Aïssatou. En fait, il s'agit de 27 fragments numérotés qui composent le recueil en question. Évidemment, tout lecteur « indiscret » de cette confidence est le destinataire de cette correspondance d'autant plus que l'épistolière présente des explications que son amie est censée connaître.

Comme le remarque Lahbabi (2003), « le décès de Modou, mari de Ramatoulaye est le prétexte pour revenir aux événements qui ont marqué sa vie d'épouse dans la société sénégalaise et en même temps l'occasion de faire part de ses revendications et de ses aspirations » (p. 14).

Dans la première lettre (ou le premier fragment), Ramatoulaye précise : « J'ai reçu ton mot. En guise de réponse, j'ouvre ce cahier, point d'appui dans mon désarroi : notre longue pratique m'a enseigné que la confidence noie la douleur » (Lahbabi, 2003, p. 11).

L'*incipit* du texte renvoie donc au pacte épistolaire traditionnel en annonçant la forme — une longue confidence à une amie d'enfance et le motif de son écriture. Le temps de la narration s'ouvre sur l'annonce de la mort de son mari, Modou, et se poursuit pendant la période du veuvage. La durée du récit est celle de la réclusion imposée à la femme par la religion : quatre mois et dix jours. C'est une période de fatigue et de souffrance : « la réclusion m'a tannée. Les soucis m'ont ridée ; ma graisse a fondu » (Lahbabi, 2003, p. 133–134), écrit-elle à la fin. Cette période détermine également l'écriture de la narratrice qui commence par signaler au début, « Aujourd'hui je suis veuve » (Lahbabi, 2003, p. 12) et finit, dans le fragment 22, par les paroles : « demain, c'est la fin de ma réclusion. Et tu seras là, à portée de ma main, de ma voix, de mon regard » (Lahbabi, 2003, p. 133). Elle évoque son passé et les problèmes survenus après la mort de son mari qui a pris pour une autre épouse une jeune femme, l'amie d'enfance de sa propre fille. À travers les lettres de l'héroïne, on découvre l'histoire de son amie Aïssatou dont la destinée, à peu près parallèle, renforce la portée du message de Ramatoulaye.

Cependant, il n'y a pas d'échange à l'intérieur du roman ; la seule lettre d'Aïssatou n'est pas adressée à la narratrice. De plus, l'effacement progressif de l'interlocuteur appelle un autre destinataire à dimension plus large. Par ailleurs, c'est la seule raison de la publication : livrer le message à une couche de la société la plus large possible. Les considérations sur l'amour, le mariage et les hommes ont une signification trop large pour s'adresser à une seule amie

seulement, mais ce choix manifeste, nous semble-t-il, l'intention d'adresser un message à un lectorat féminin qui peut comprendre ou partager le récit de ces expériences. La narratrice présente par exemple ses rapports avec la coépouse Binetou, les coutumes liées aux funérailles, le partage des biens pour passer ensuite à ses relations avec sa propre fille.

Le choix du récit à la première personne autorise le ton de la confiance et garantit la capacité de convaincre le véritable destinataire de la lettre. De plus, en choisissant la première personne, l'auteur entend peut-être rester dans la subjectivité, car il aborde sa vision personnelle du couple. Il n'est pas question d'un roman autobiographique, mais d'un roman écrit à la première personne où la lettre n'est qu'un prétexte, qu'un choix énonciatif qui imite la relation de communication épistolaire grâce à la fonction phatique (« tu te souviens », « je t'invoque »). Aïssatou est en effet invoquée dans la lettre de Ramatoulaye, mais elle sert d'exutoire à la peine de son amie. En revanche, l'utilisation d'interrogations directes, « Comment te raconter ? », contribue à l'oralité du message épistolaire, comparé souvent à « une conversation à distance » qui (cette oralité), dans ce roman, demeure l'une des composantes des civilisations africaines.

L'exemple suivant est emprunté à la littérature maghrébine : il s'agit d'un « récit épistolaire » (précision fournie sur la couverture et la page de titre), intitulé *Lettres à moi-même*, publié en 2010 par l'écrivain et journaliste marocain Edmond Amran El Maleh (1917–2010). Ce qui caractérise l'emploi de la forme épistolaire, c'est justement l'épanchement poétique du scripteur. Dans son « Avant-Propos », l'auteur explique qu'il ne s'agit pas d'une manière plus ou moins habile pour faire passer un texte. C'est le sentiment d'être double, voire étranger sinon étrange à soi-même, signe même de la complexité de la nature humaine, qui est à l'origine de ce texte (El Maleh, 2013, p. 5). Selon Lotz (2020), le paratexte en question « établit donc un pacte de lecture, un pacte *autobiographique* pour reprendre la formule de Philippe Lejeune, en ce sens que l'auteur, le narrateur et le personnage constitueraient une seule et même personne » (paragr. 1). Cependant, ce n'est pas une autobiographie proprement dite, car l'auteur se concentre sur un épisode de sa vie : son séjour à Paris dans les années soixante et le célèbre Mai 68. L'auteur dialogue avec son double pour découvrir les diverses facettes de l'un et de l'autre ; c'est un jeu de voilement-dévoilement qui conduit à l'esquisse du portrait d'un personnage qui ne serait finalement ni l'un ni l'autre ou bien qui serait peut-être l'un et l'autre.

L'auteur n'hésite pas à souligner que l'événement en soi importe peu et que tout intérêt réside dans la manière de le relater. C'est pourquoi il tient avant tout à la valeur, à la qualité littéraire du texte. Au début, le narrateur évoque la rencontre avec son ami qui lui transmet le manuscrit d'une correspondance qu'il a entretenue avec un ami, plutôt un échange inégal de lettres. Il s'agit à la fois du *topos* des retrouvailles et celui du « manuscrit transmis ».

D'un rapide coup d'œil je constatais que les lettres ou du moins ce qu'il présentait comme telles ne comportaient ni signature, ni dates, ni non plus la mention d'un lieu quelconque. Je commençais à soupçonner là un de ces subterfuges épistolaires dont la littérature foisonne, mais aussitôt il me jura qu'il n'en était absolument rien. (El Maleh, 2013, p. 13–14)

Ici, la lettre côtoie le journal, comme dans la tradition française du début du XIX^e siècle, même si le narrateur déprécie l'écriture diariste : « l'enflure narcissique, je ne le sais que trop, le nombrilisme, les fausses confidences, l'exhibitionnisme se donnant pour révélations intimes, voilà ce qui tient lieu maintenant de journal et donne la recette du succès » (El Maleh, 2013, p. 18). Cette explication traduit le choix de la forme épistolaire qui devient pour l'auteur de ce récit un moyen de repli sur soi.

La littérature francophone du XX^e et du XXI^e siècle, à l'instar des romans de Mariama Bâ et d'Édmond Amran El Maleh, présente des tendances diverses d'emploi de la lettre, notamment celle de la lettre-confiance, de la lettre-aveu ou de la lettre de repli sur soi dont la forme et certains thèmes étaient déjà d'actualité dans le roman français de la première moitié du XIX^e siècle.

Le dernier exemple, géographiquement détaché de ceux qui le précèdent, est emprunté à la littérature belge d'expression française, l'histoire de cette dernière connaît des exemples illustres des romans épistolaires, pour ne citer que l'œuvre de Margueritte Yourcenar (*Alexis ou le Traité du vain combat*, 1929, qui se présente comme une longue lettre adressée par le personnage éponyme à son épouse ; les *Mémoires d'Hadrien*, paru chez Plon en 1951, constituent une autobiographie apocryphe sous forme d'une lettre adressée par l'empereur Hadrien à Marc Aurèle). Cependant, dans le contexte de notre étude, il semble intéressant de se pencher sur la romancière belge Amélie Nothomb, une autrice contemporaine de nombreux best-sellers. Il est regrettable que ses écrits n'intéressent que très peu les études littéraires. En tout cas, parmi ses romans à succès, *Une forme de vie* retient tout particulièrement notre attention parce qu'il recourt à des techniques narratives originales.

Dans ce roman, paru en 2010 chez Albin Michel, la romancière présente une correspondance fictive avec un soldat américain — Melvin Mapple qui réside à Bagdad. Le choix de la forme du roman épistolaire n'est pas une surprise pour ceux qui s'intéressent à l'œuvre d'Amélie Nothomb car il traduit sa passion pour l'art épistolaire en général, ses liens avec l'écriture et aussi ceux qu'elle entretient avec son lectorat².

Le roman se présente comme un récit à la première personne où la narratrice insère les lettres échangées avec son correspondant. Même si les lettres l'emportent sur le récit à la première personne, elles ne jouent pas sur la division du texte.

² L'autrice entretient une correspondance régulière avec ses lecteurs, en répondant personnellement à toutes les lettres.

L'histoire commence un matin lorsque la romancière reçoit « une lettre d'un genre nouveau » :

Chère Amélie Nothomb,

Je suis soldat de 2^e classe dans l'armée américaine, mon nom est Melvin Mapple, vous pouvez m'appeler Mel. Je suis posté à Bagdad depuis le début de cette fichue guerre, il y a plus de six ans. Je vous écris parce que je souffre comme un chien. J'ai besoin d'un peu de compréhension et vous, vous me comprendrez, je le sais.

Melvin Mapple

Bagdad, le 18/12/2008. (Nothomb, 2010, p. 7)

Dans cette correspondance fictive qui dure environ quinze mois, l'autrice devient l'un des personnages tout en gardant son statut d'auteur et du narrateur apte à faire des commentaires nécessaires. L'identité onomastique de ses trois instances est celle d'Amélie Nothomb, et cela répond exactement à l'idée du pacte autobiographique, tel qu'il a été défini par Philippe Lejeune. Cependant, l'autrice précise sur la couverture et la page de titre qu'il s'agit d'un roman. Le texte se présente alors comme une combinaison d'autobiographie et de fiction où cette dernière l'emporte sur la première. De plus, le contexte géopolitique, c'est-à-dire la seconde guerre du Golfe, est signalé dès la première page. Selon Dufrenoy (2015), « cet effet de réalité dépasse le strict cadre spatio-temporel puisque nous sommes dans la sphère autofictionnelle » (paragr. 4).

La suite de cette correspondance censée authentique entre Amélie Nothomb et Melvin Mapple semble attendue et n'a rien de surprenant. La romancière commence par douter de l'authenticité de la lettre qu'elle reçoit, en croyant à un canular. Une fois résolue qu'il s'agit d'une vraie lettre, la romancière se lance dans une autoanalyse de son statut d'écrivaine et de ses capacités psychologiques. Finalement, au lieu de lui répondre, elle décide de dédicacer ses livres traduits en anglais et de les lui envoyer. Suite à un malentendu, la réponse de Melvin rend la romancière perplexe, avant que leur correspondance ne prenne un rythme d'un échange régulier.

À travers ces deux personnages, Amélie Nothomb se lance dans une réflexion sur sa propre écriture et la comparaison qui en fait son correspondant avec son obésité. L'autrice examine également les rapports avec son lectorat.

Selon Dufrenoy (2015), les choses se compliquent au moment où l'on atteint à un autre niveau dans la fictionnalisation de soi. Il s'avère que Melvin Mapple dans ses propres lettres joue son propre jeu. Il avoue à Amélie Nothomb avoir menti depuis le début, n'être jamais allé en Irak, n'avoir jamais été soldat. Il lui explique enfin toute cette mystification dans laquelle il l'a engagée.

Il est légitime de croire que Melvin entre à son tour dans le rôle d'auteur, en inventant son histoire, tout en gardant son statut du personnage. D'après Dufre-

noy (2015), on se trouve là face à quelque chose d'encore plus complexe : une autofiction dans l'autofiction. À travers ses lettres en effet, Melvin Mapple fait plus que raconter une histoire. Il réinvente la sienne propre, « l'histoire de sa vie ».

Les exemples précités montrent que le roman épistolaire francophone tout en renouant avec la tradition française, y compris celle de la première moitié du XIX^e siècle par le mélange des formes — épistolaire et diariste ou bien par le thème de la vie conjugale —, trace des voies nouvelles dans l'évolution du genre, à définir comme l'autofiction épistolaire. Il tire sa force de la réalité contemporaine à laquelle il est ancré, se rapprochant ainsi du lecteur. En revanche, la forme de la lettre traditionnelle, aujourd'hui presque désuète, sert de prétexte à une écriture de soi.

Bibliographie

- Bâ, M. (2005). *Une si longue lettre*. Groupe Privat ; Le Rocher.
- Balzac, H. (de). (1979). *Mémoires de deux jeunes mariées*. Garnier-Flammarion.
- Bochenek-Franczakowa, R. (2002). Jak czytać dawną powieść w listach (rozważania czytelnika przełomu XX i XXI wieku) / Comment lire le roman par lettres des Lumières (Réflexions d'un lecteur du tournant du XX^e siècle). In M. Abramowicz & P. Matyaszewski (Red.), *Dawne literatury romańskie. Specyfika — związki — dziedzictwo* (s. 300–309). Wydawnictwo KUL.
- Bray, B. (1977). Transformation du roman épistolaire au XX^e siècle en France. *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 1, 23–39.
- Dufrenoy, A. (2015). « Une forme de vie » : l'autofiction épistolaire d'Amélie Nothomb. autofiction.org <http://www.autofiction.org/index.php?post/2015/11/06/Une-forme-de-vie-%3A-lautofiction-epistolaire-dAmelie-Nothomb>
- El Maleh, E. A. (2013). *Lettres à moi-même*. Fennec Poche.
- Hugo, V. (1967). Quentin d'Urward ou l'Écossais. *La Muse française*, 1(2), 433–435. (Texte original publié 1823)
- Lahbabi, A. B. M. A. (2003). *Politique et écriture féminines en Afrique Noire, le rapport mère-fille dans « Une si longue lettre » de Mariama Bâ*. L'Harmattan ; Rabat, A. A. T. E.
- Lotz, C. (2020). *Lettres à moi-même. Explication linéaire de l'extrait p. 8–9, de « Amicales et chaleureuses retrouvailles » à « toujours habité »*. Edmond Amran El Maleh. <https://elmaleh.hypotheses.org/850>
- Michel, A. (1979). Introduction. In H. de Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées* (p. 19–47) Garnier-Flammarion.
- Nothomb, A. (2010). *Une forme de vie*. Albin Michel.
- Omacini, L. (2003). *Le roman épistolaire français au tournant des Lumières*. Honoré Champion.
- Rousset, J. (1962). *Une forme littéraire : le roman par lettres*. In J. Rousset, *Forme et signification : Essais sur les structures littéraires de Corneille et Claudel* (p. 65–103). José Corti.
- Saint-Beuve, C.-A. (1886). *Portraits de femmes*. Garnier Frères.
- Versini, L. (1978). *Le roman épistolaire*. Presses universitaires de France.

Notice bio-bibliographique

Andrzej Rabsztyń est professeur de l'Université de Silésie à Katowice. Comparatiste, auteur de deux monographies : *L'écriture et le langage dans le roman épistolaire français et polonais de 1760 à 1820* (2005) et *L'hybridité du roman français à la première personne (1789–1820)* (2017), codirecteur avec Buata B. Malela et Linda Rasoamanana de l'ouvrage : *Les représentations sociales des îles dans les discours littéraires francophones* (2018) et corédacteur de deux autres : *Beyond Borders: Transgressions in European Literatures* (2021) — avec Agnieszka Maria Pośpiech et Renata Dampc-Jarosz, *Dualizm w dawnych literaturach romańskich* (2021) — avec Aneta Chmiel ; auteur de nombreux articles qui portent notamment sur le roman épistolaire français et polonais, sur le roman français à la première personne du XVIII^e et du XIX^e siècle ainsi que sur la correspondance des écrivains.